



*« LE CHIEN ÉCORCHÉ »*

*Emmanuel FAUROUX*

En 1975, beaucoup d'entre nous étaient arrivés en Équateur au lendemain d'une expérience malgache qui, somme toute, avait été plaisante et confortable, dans l'ambiance très protégée de ce qu'était alors un gros Centre Orstom. A condition de conserver une certaine modération dans ses objectifs, on pouvait fonctionner sans grand souci, avec juste ce qu'il fallait de véhicules en parfait état de marche, avec un petit nombre d'« assistants » (un ou deux) inconditionnellement dévoués, des villageois accueillants, des thèmes d'ampleur modeste.... Un certain nombre de personnages sympathiques avaient pour mission de résoudre nos problèmes matériels et de nous rendre aussi disponibles que possible pour les tâches scientifiques qui nous incombait. Tout cela nous paraissait normal et il nous arrivait de laisser échapper quelques signes d'impatience lorsque, par extraordinaire, tout n'était pas absolument parfait.

L'arrivée en Équateur fut, pour la plupart d'entre nous, l'occasion d'un réveil brutal. Tous nos problèmes matériels, excessivement nombreux dans un pays appartenant à une autre culture et une autre logique bureaucratique, étaient à notre charge exclusive. Surtout, nous nous trouvâmes intégrés sans ménagements dans une structure administrative sud-américaine où le courtelinesque le disputait constamment au kafkaïen.

J'arrivai en Équateur avec un léger retard sur mes camarades, au moment où le regretté Alain Bernard avait décidé de lancer une opération lourde, un recensement agro-pastoral à l'échelle nationale sur plus de huit mille exploitations.

L'« enquête Bernard » démarra en avril 1975 avec soixante-douze enquêteurs. Nous étions six ou sept (dont seulement trois Orstomiens et trois ou quatre nationaux) pour les former, les encadrer et les gérer dans des conditions qui, malgré l'atténuation qu'apporte le temps, paraissent encore hallucinantes. Le matin du grand départ, au pied de la « Liguadora »<sup>(1)</sup> qui abritait les bureaux de notre administration, seize Safari Volkswagen se trouvaient alignées, avec seize chauffeurs, les soixante-douze enquêteurs

---

(1) Un immeuble célèbre à Quito, en forme de tronc de pyramide, entièrement vitré, qui ressemblait un peu à un robot électroménager, d'où son surnom.

*et les sept encadreur : pas loin de cent personnes entassées à six par voitures avec de lourds bagages, car nous partions pour des périodes de vingt-deux jours. Il s'agissait de quadriller tout le territoire national en six ou sept mois, avec un kilométrage journalier moyen ahurissant et plus de huit mille questionnaires comportant chacun vingt-deux pages à faire remplir par des chefs d'exploitations agricoles choisis par tirage au sort.*

*Alain Bernard, en treillis verdâtre, debout dans le véhicule de tête décapoté, donna l'ordre de départ à la colonne de Volkswagen de couleur verte qui, en la circonstance, rappelaient étrangement les « command-car » de la Wehrmacht. Les gens qui nous croisèrent le premier jour, dans notre progression vers le nord, ne pouvaient pas ne pas croire à une opération militaire d'envergure.*

*Le ton était donné et l'enquête toute entière allait se dérouler dans une ambiance très particulière.*

*La première note dramatique nous toucha dès la première semaine.*

*Avec deux ou trois jours de retard, nous apprîmes que le joli village de métis, à flanc de montagne, où nous avions effectué l'un de nos premiers arrêts, venait d'être emporté par un « deslave », un gigantesque glissement de terrain, qui avait fait deux ou trois cents morts, sans que les médias en fassent la plus petite mention.*

*La seconde note dramatique nous toucha plus directement encore. Au retour de la deuxième ou troisième mission de vingt-deux jours, en arrivant dans les faubourgs de Quito, après sept ou huit cents kilomètres de route, le chauffeur d'une Safari, épuisé, se rabattit soudain sur la droite en doublant un poids lourd, sans voir de longues tiges métalliques qui dépassaient de l'arrière d'un camion immobilisé sur le bas-côté. Les deux enquêteurs assis à droite du véhicule furent décapités, leurs deux voisins immédiats sévèrement blessés. Le chauffeur coupable « se dedica a la fuga » (prit la fuite), comme on le disait alors dans la presse lors de chaque accident grave, car le pire était d'être incarcéré pour les besoins de l'enquête. De fait, les deux blessés furent arrêtés par la police et jetés en prison sans recevoir ni soins, ni nourriture : la*

police voulait conserver des témoins directs car, par prudence, tous les témoins valides s'étaient enfuis. Les deux corps, d'abord abandonnés à la morgue, furent enlevés illégalement par A. Bernard et un collègue équatorien, à bord d'une camionnette découverte : c'était la seule solution pour qu'ils soient remis rapidement aux familles et ne soient pas offerts aux exercices de dissection de la Faculté de Médecine. La traversée de Quito, avec les deux corps reposant directement sur la plate-forme, à la recherche de domiciles lointains sur lesquels on n'avait que de vagues indications, fut un cauchemar qui nous marqua tous. Le ministère de l'Agriculture, à titre exceptionnel, accepta de payer le salaire mensuel intégral des deux victimes bien que l'accident soit survenu le 23 ou 24 mai, mais, pour obtenir cette « faveur », il fallut plusieurs jours de négociations et de visites à diverses autorités.

Il n'était pas facile d'encadrer les soixante-douze enquêteurs, parmi lesquels on trouvait des éléments de réelle valeur (dont plusieurs firent leur chemin par la suite), mais aussi de très jeunes gens qui recherchaient surtout les solutions de facilité. Nous pensions que, pour le succès de l'enquête, les encadreurs devaient absolument donner l'exemple en toutes circonstances, et surtout en cas de difficulté.

La première difficulté sérieuse surgit à Cachisagua, dans la province de Bolivar, alors que j'encadrais deux équipes de six enquêteurs en compagnie de mon ami, Santiago Carcelen. Nous savions que, sur le territoire équatorien, existait un certain nombre de « zones rouges » dans lesquelles les agents de recensement couraient le risque d'être plus ou moins sérieusement molestés. Il s'agissait de groupes d'« indios bravos », vivant dans des zones-refuges et échappant largement au contrôle des pouvoirs publics. Ils s'opposaient à toute intrusion, surtout lorsque celle-ci prenait la forme d'un recensement car, depuis des siècles, les recensements avaient toujours constitué un préalable à de nouvelles charges.

Une de nos équipes avait tenté de prendre contact avec la communauté de Cachisagua, mais avait dû battre en retraite de façon précipitée : les jeunes enquêteurs avaient dû dévaler la pente abrupte avec la plus extrême

*rapidité, poursuivis par des jets de pierre, des chiens furieux et les quolibets des autochtones. Santiago et moi, nous nous crûmes autorisés à critiquer sévèrement les couards et à leur annoncer que, nous, nous irions à Cachisagua et que nous obtiendrions, pour eux, le droit de faire l'enquête dans de bonnes conditions.*

*Nous prîmes donc un guide métis qui connaissait bien la communauté et nous entreprîmes à pied la longue ascension vers le village situé à un peu plus de cinq mille mètres, sur une ligne de crête entourée de toutes parts de pentes abruptes. Récemment arrivé dans le pays, j'avais tendance à penser que l'opération n'était pas trop risquée dans la mesure où Santiago et notre guide, qui, eux, connaissaient bien la région, manifestaient une relative sérénité. Plusieurs signes alimentèrent cependant un début d'inquiétude. D'abord, sur toutes les crêtes des environs, le son du « churro » se mit à retentir. Le « churro » est une sorte de cor fabriqué dans une corne de bœuf dont on se sert, dans les communautés indiennes isolées, pour signaler la présence d'un danger ou d'un problème grave et pour requérir l'aide des communautés voisines. Ce son est particulièrement sinistre. Il commence comme le mugissement d'un bovidé en détresse, se prolonge longuement et s'achève dans une plainte déchirante qui s'affaiblit en brefs hululements. Nous vîmes alors, sur toutes les crêtes environnantes, de longues processions d'indigènes qui, de toutes parts, convergeaient vers Cachisagua. Je remarquai aussi que Santiago s'arrêtait à peu près tous les cent mètres pour satisfaire des besoins qui paraissaient de plus en plus pressants. Lui, si bavard à l'accoutumée, ne prononçait plus un mot, mais cela pouvait être lié à l'essoufflement causé par la rude ascension. Tout en bas, sur la route que nous avions quittée plusieurs dizaines de minutes auparavant, nos enquêteurs nous observaient intensément, prêts à juger sans pitié nos éventuelles défaillances.*

*Je commençais à m'inquiéter sérieusement quand nous trouvâmes, en travers du sentier, un poteau où l'on avait attaché un chien récemment écorché. On nous avait expliqué, les jours précédents, que ce signe consti-*

*tuait le dernier avertissement avant l'agression physique dans les communautés « bravas ». Nous étions alors très près du sommet, à quinze ou vingt mètres peut-être, mais l'abrupt final nous empêchait de voir les gens massés tout près de nous, dont nous entendions seulement la rumeur. Nous décidâmes de nous arrêter pour aviser. Je scrutai le regard de notre guide pour savoir s'il convenait ou non d'envisager un repli rapide.*

*Nous n'eûmes pas le temps de nous interroger plus longuement. En quelques secondes, nous fûmes entourés d'une triple ou quadruple rangée d'hommes, armés de fouets, de gourdins, de « machettes » et de haches. Ils semblaient très calmes. C'était un jour de semaine, il était encore tôt, et, manifestement, ils n'avaient pas bu. Les premiers, venus droit sur nous, nous dirent sur un ton tranquille et résolu : « les vamos a matar » (« nous allons vous tuer »). Les autres nous encerclèrent méthodiquement. Notre guide fut brutalement séparé de nous : il semblait devoir être épargné. J'eus le temps d'entrevoir le visage de Santiago, totalement blême. A l'époque, je jouais régulièrement au rugby sur les terrains de La Carolina à Quito et j'avais une excellente condition physique. J'entrevis tout de suite que le cercle était très fermé vers le haut mais laissait des trous vers le bas. J'ébauchais un plan. En profitant de l'effet de surprise et à condition d'aller très, très vite, je pouvais bondir dans la descente, raffûter de la main gauche un petit vieux qui ne semblait pas très solide, puis de la main droite un autre personnage à peine plus gros. Il faudrait ensuite courir avec l'énergie du désespoir. En une fraction de seconde, je me vis sauvé, après avoir reçu, au pire, quelques coups de bâtons, mais je ne donnais pas cher des chances de Santiago manifestement paralysé par la peur et peu préparé à des exploits sportifs. C'est cette peur, pourtant, qui nous sauva. Juste au moment où j'allais entamer ma fuite éperdue, j'entendis la voix de Santiago s'élever. C'était une voix étrange, que je ne lui connaissais pas, métallique, vibrante, avec des accents intenses qui donnaient l'impression d'une extrême sincérité. Sous l'effet de la peur, conscient que sa vie en dépendait, il improvisa un remarquable discours, grandiose, lyrique et réellement émouvant, expli-*

*quant que nous savions à quoi nous nous attendions en montant à Cachisagua, que nous étions montés, cependant, les mains ostensiblement vides, armés seulement de nos magnétophones, parce que nos intentions étaient pures... Le Gouvernement s'intéressait désormais aux plus déshérités de ses concitoyens et voulait entendre leur parole. Nous nous étions portés volontaires pour assurer cette noble tâche et nous avions promis d'amener cette parole jusqu'à Quito, la capitale, bien loin.... Nous étions les représentants d'un grand mouvement fraternel dans lequel certains équatoriens, aidés par les meilleurs des étrangers (j'inclinai la tête modestement) avaient décidé d'ouvrir les portes d'un monde meilleur, plus juste... etc.*

*L'assemblée qui suivit fut l'une de nos meilleures réunions publiques. Les Comuneros de Cachisagua parlèrent d'abondance, expliquant pourquoi ils étaient fatigués d'être grugés par tout le monde, et pourquoi, désormais, ils ne comptaient plus se laisser faire. Santiago leur proposa la formation d'une Coopérative comme l'Institut de Réforme Agraire en organisait à l'époque. Nous renonçâmes cependant aux questionnaire individuels et nous ne fîmes pas monter les enquêteurs sur nos traces. Nous redescendîmes en fin d'après-midi, dans une ambiance de triomphe discret, chaleureusement accompagnés par deux « leaders » de la communauté. Nos enquêteurs nous accueillirent avec respect. Nous leur racontâmes l'aventure dont ils avaient entrevu une partie, en l'enjolivant de quelques détails pittoresques destinés à rehausser l'image de notre courage et à alimenter positivement les rumeurs qui n'allaient pas tarder à circuler à notre sujet au sein des équipes.*

*Les Comuneros de Cachisagua vinrent nous voir à plusieurs reprises dans nos bureaux de Quito. Ils formèrent effectivement une Coopérative pour défendre leurs droits sur leur terre, puis nous ne sûmes plus rien d'eux. Sans doute, comme la plupart des Coopératives formées à cette époque, rencontrèrent-ils de grandes difficultés et, peut-être, malgré notre entremise, furent-ils une fois de plus déçus par les gens de la ville et du gouvernement. Les prochains agents du recensement qui iront à Cachisagua trouveront peut-être encore, en travers du sentier qui monte au village, le cadavre d'un chien écorché.*